

Que Descartes vienne donc pour faire sortir la lumière et la règle de ce chaos philosophique du seizième siècle, pour arrêter les progrès de l'empirisme, du matérialisme, de l'épicuréisme et de l'athéisme, et pour retenir les esprits sur la pente effroyable, comme dit Arnauld, de l'irrégion et du libertinage. Qu'il vienne enfin pour opposer une digue aux progrès du scepticisme, et pour répondre au *Que sais-je* de Montaigne, au *Je ne sais* de Charron, au *Quid* de Sanchez, par le *Je pense, donc je suis!*

## CHAPITRE II

Diverses considérations sur la vie de Descartes et sur son entreprise philosophique. — Histoire de son esprit d'après le *Discours de la Méthode*. — Ses études à La Flèche. — Dégout de toutes les sciences, sauf les mathématiques. — Abandon des livres et des maîtres pour étudier dans le grand livre du monde. — Voyages et campagnes. — Projet conçu au milieu des camps d'une réforme philosophique. — Résolution de se dépouiller de toutes les opinions précédemment reçues. — Morale par provision. — Motifs de sa retraite en Hollande. — Réforme générale de la philosophie. — Audace dans la pensée. — Mépris de l'histoire, mépris du passé transmis à ses disciples. — De l'ignorance feinte ou réelle de Descartes. — Prudence dans la conduite. — Protestations réitérées contre toute pensée de réforme politique ou religieuse. — Distinction des vérités de la raison et de la foi. — Avances inutiles aux jésuites. — Essai d'une exposition populaire de sa métaphysique. — *Discours de la Méthode* écrit en français. — Descartes écrivain. — Ses écrits en français et ses écrits en latin. — Pourquoi il a cédé aux sollicitations de la reine Christine. — Sa mort à Stockholm. — Translation de ses restes à Paris. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Enthousiasme de ses disciples.

René Descartes naquit en 1596, le dernier jour de mars, à La Haye, petite ville de Touraine, entre Tours et Poitiers (1). Il était d'une ancienne et noble famille de robe et

(1) Il n'y a pas vu le jour par hasard, comme on l'a dit. La famille de Descartes avait à La Haye une maison qu'on montre encore aujourd'hui. Sa mère y venait faire ses couches auprès de sa grand'mère. C'est là que déjà elle avait mis au monde son premier enfant, le frère aîné de Descartes, qui succéda à son père comme conseiller du parlement de Bretagne, et une fille qui fut mariée à M. du Crevis. Etant morte quelques jours après la naissance de René Descartes, elle fut enterrée dans l'église de Notre-Dame de cette ville. Enfin, c'est là que Descartes a passé les premières années de sa vie, confié à une nourrice à laquelle il fit une pension, en reconnaissance des soins qu'elle avait eus de sa première enfance



d'épée appartenant au Poitou. En naissant il reçut le titre de seigneur du Perron, du nom d'une petite seigneurie que ses ancêtres possédaient dans cette province (1). C'était le troisième enfant de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne (2), et de Jeanne Brochard, fille du lieutenant-général de Poitiers qui mourut peu de jours après l'avoir mis au monde. Son enfance fut faible et malade, comme il nous l'apprend lui-même dans une lettre à la princesse Elisabeth : « Étant né d'une mère qui mourut peu de jours après ma naissance d'un mal de poumon causé par quelques déplaisirs, j'avais hérité d'elle une toux plus sèche et une couleur pâle que j'ai gardées jusqu'à l'âge de vingt ans, et qui faisaient que tous les médecins qui m'ont vu avant ce temps me condamnaient à mourir jeune (3). »

(voir une notice par l'abbé Lalanne sur l'origine de la famille de Descartes, *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 4<sup>e</sup> trimestre de 1857). La Haye est situé à une lieue seulement de la métairie appelée les Cartes, d'où la famille du grand philosophe tire son nom. Cette métairie est dépendante de la commune des Ormes-Saint-Martin, dans le département de la Vienne; elle s'appelle encore aujourd'hui la terre dite des Cartes (*Note sur la famille de Descartes*, par M. d'Argenson; *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. IV.)

(1) Baillet a cependant exagéré la noblesse et l'ancienneté de la famille de Descartes. Ainsi il fait de son grand-père, Pierre Descartes, médecin à Châtelleraut, un écuyer ayant pris les armes pour le roi et pour la religion. (*Note de M. d'Argenson.*)

(2) Il est impossible de faire de Descartes un Breton et un compatriote d'Abélard. Son père, qui était du Poitou et y avait ses propriétés, ne venait à Rennes que pendant le semestre où ses fonctions l'y appelaient, les offices de ce parlement, comme nous l'apprend Baillet, n'étant que semestres pour le service et pour la résidence. C'est son fils aîné qui, le premier de la famille, s'établit en Bretagne. Mais le grand-père, le père, la mère de René, tous ses aïeux, les Descartes, les Ferrand, les Brochard, les Sauzay, les Sain, étaient de Châtelleraut. C'est là que lui-même il recueillit son patrimoine, et enfin il appartenait à la hiérarchie féodale de cette contrée par sa seigneurie du Perron. Les deux notices de M. d'Argenson et de l'abbé Lalanne, que j'ai citées, démontrent par des pièces authentiques que Descartes est né en Touraine, qu'il y a passé sa première enfance, et que, par sa famille paternelle et maternelle, il appartient au Poitou et surtout à la ville de Châtelleraut.

(3) Édition Cousin des *Œuvres complètes de Descartes*, t. IX, p. 203.

Mais nous n'avons nullement l'intention de faire ici une biographie, pour laquelle nous renvoyons à Baillet (1) et à l'excellent abrégé qu'en a donné M. Garnier, en tête de son édition des œuvres philosophiques de Descartes; nous voulons seulement signaler les qualités principales d'esprit et de conduite par lesquelles il a réussi dans cette grande mission philosophique, à laquelle il se sentit appelé du jour où il commença à penser.

Dans les deux premières parties du *Discours de la Méthode*, il raconte, avec autant de simplicité que de grandeur, l'histoire de son esprit. Il fit ses études, sous la direction des Jésuites, au collège nouvellement fondé de La Flèche. « J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait ac-

(1) Baillet a publié en 1691 une *Vie de Descartes*, en 2 vol. in-4°, dont il a donné l'année suivante un abrégé en 1 vol. in-12. Baillet est de beaucoup le meilleur et le plus complet de tous les biographes de Descartes. Il a eu le concours de tous les amis de Descartes; il a puisé aux sources les plus sûres et dans les pièces originales. Aussi son histoire abonde-t-elle en détails intéressants, en renseignements précieux sur la vie, sur la personne et sur les ouvrages de Descartes. Mais malheureusement Baillet, qui est tout à fait dépourvu d'esprit philosophique et de sens critique, mêle à son récit une foule de hors-d'œuvre, de plates réflexions, de minuties, tandis que souvent il omet ce qu'il nous importerait le plus de savoir pour l'histoire de la philosophie de Descartes. Nous ne dirons donc pas avec M. Cousin que l'ouvrage de Baillet est excellent, mais, d'un autre côté, nous ne saurions approuver ce jugement trop sévère qu'en porte Malebranche : « La *Vie de M. Descartes* par M. Baillet n'est propre qu'à rendre ridicules ce philosophe et sa philosophie. » (*Correspondance inédite* publiée par l'abbé Blampignon, p. 13.)

Avant Baillet, un autre Français, Pierre Borel, médecin de Castres, avait écrit une vie de Descartes : *Renati Cartesii summi philosophi Compendium*, publié à Castres en 1653. Mais cette vie est très-courte, incomplète, sans ordre; elle a été rédigée sur oui dire et n'a de remarquable que l'enthousiasme de l'auteur pour Descartes. En dehors de la France, Daniel Lipstorpnius, professeur à l'Université de Lubeck, a publié en 1653 un fragment sur la vie de Descartes dans ses *Specimina philosophiæ*, in-4°, Ludg.-Batav., et Jean Tepelius a fait paraître à Nuremberg, en 1664, *Historia philosophiæ cartesianæ*, in-12, qui n'est qu'une brochure et dont un seul chapitre, fort incomplet comme tout le reste, est consacré à la vie de Descartes.



quérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. » Puis il raconte comment il a été déçu, ne trouvant partout que contradiction et incertitude, et pas une seule doctrine telle qu'on lui avait fait espérer, sauf les mathématiques. Charmé par leur clarté et leur évidence, il s'y livra avec ardeur; avant d'avoir quitté les bancs, il avait perfectionné l'algèbre, et il était déjà un grand mathématicien. Quant à la philosophie, il n'y avait rien trouvé qui ne fût sujet à dispute; or, comme elle enferme les principes de toutes les autres sciences, il jugeait que rien de solide n'avait pu être bâti sur des fondements aussi peu fermes. Ainsi, dès le collège, Descartes avait sondé les principes de la certitude humaine et conçu la pensée d'une réforme dans la philosophie et dans toutes les sciences.

Mécontent des docteurs et des livres, il les abandonne aussitôt que l'âge lui permet de s'affranchir de la tutelle de ses maîtres, résolu à ne plus chercher la science qu'en lui-même ou bien dans le grand livre du monde. C'est dans ce grand livre que d'abord il étudie : « J'employai, dit-il, le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences et à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit(1). »

Après deux ou trois années passées à Paris, pendant lesquelles l'amour de la science l'avait emporté sur le goût des plaisirs et des compagnies de son âge, à l'exemple de la noblesse, il crut devoir prendre le parti des armes, et il s'engagea, à l'âge de vingt-un ans, au service de Maurice de Nassau. Le désir de voir des pays étrangers, la guerre civile qui venait d'éclater de nouveau en France, les luttes entre le maréchal d'Ancre et les plus grands seigneurs de la cour, telles furent, selon Baillet, les raisons qui déterminèrent Descartes à prendre du service à l'étranger plutôt

(1) *Discours de la Méthode.*

qu'en France. Mais pour ne pas perdre sa liberté, il ne voulut jamais être que volontaire, s'entretenant à ses dépens, ne recevant aucune paye et renonçant à toute charge. Au bout de deux ans, il quitta, pour l'Allemagne, la garnison de Bréda et la Hollande. Il y prit part, dans les armées de l'électeur de Bavière, aux premières luttes de la guerre de Trente ans, mais sans épouser plus vivement les querelles des princes catholiques que celles des protestants. Au milieu même des camps, il songe à la science et à la philosophie, il observe le cœur humain, les passions que la guerre développe; il étudie la construction des machines qui battent les remparts (1). Dans la garnison de Bréda, il compose son traité de musique, et jette déjà sur le papier un certain nombre d'ébauches des pensées qui fermentent dans son esprit sur la philosophie et les mathématiques (2). Dans Prague, où il pénètre avec les troupes victorieuses de l'électeur de Bavière, il ne songe qu'à Tycho-Brahé et à ses machines, comme plus tard, un autre

(1) Le P. Poisson dit, dans ses *Commentaires sur la Méthode de Descartes* (10<sup>e</sup> observation) : « J'ai des Mémoires entre les mains que M. Descartes a faits à la guerre, où l'on peut voir combien cet exercice est utile à un homme qui sait faire usage de toutes choses, et qu'un esprit bien fait trouve dans le milieu d'un camp de quoi servir d'entretien à ceux qui fréquentent aussi le Lycée. » Espérons que quelque jour ces curieux mémoires seront retrouvés.

(2) Baillet donne le catalogue de ces essais de jeunesse trouvés par M. Chanut à l'inventaire des papiers de Descartes après sa mort : 1<sup>o</sup> Quelques considérations sur les sciences; 2<sup>o</sup> quelque chose de l'algèbre; 3<sup>o</sup> quelques pensées sous le titre de *Democritica*; 4<sup>o</sup> recueil d'observations sous le titre d'*Experimenta*; 5<sup>o</sup> Traité commencé sous celui de *Præambula*; 6<sup>o</sup> un autre intitulé *Olympica*, sous forme de discours, qui n'était que de 12 pages; 7<sup>o</sup> considérations mathématiques sous le titre de *Parnassus*, dont il ne restait que 36 pages. La plupart de ces fragments copiés par Leibniz, auquel Clerselier les avait communiqués pendant son séjour à Paris, ont été heureusement retrouvés à Hanovre, par M. Foucher de Careil, qui a publié un volume d'*Œuvres inédites de Descartes*, in-8°, 1859. Paris, Durand. Diverses raisons que nous donnerons dans le chapitre suivant, nous portent à croire qu'il faut ajouter à la liste des ouvrages composés avant le *Discours de la Méthode*, les *Règles de la direction de l'esprit*.



soldat philosophe, Vauvenargues, amené aussi dans ces mêmes murs par la guerre, y songera à l'auteur du *Discours de la Méthode* (1). Mais, d'ailleurs, Descartes lui-même nous dit comment il s'est mêlé à ces guerres qui agitaient l'Europe : « Je ne fis autre chose, pendant neuf années, que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur, plutôt qu'acteur, dans les comédies qui s'y jouent. »

Au commencement de 1619, lorsqu'il venait d'entrer au service de l'électeur de Bavière, l'hiver l'arrêta sur les frontières de la Bavière, en un quartier où, comme il le raconte, ne trouvant aucune conversation qui le divertit, et n'étant troublé par aucun soin, ni par aucune passion, il demeurait seul enfermé tout le jour, ayant tout le loisir de s'entretenir avec ses propres pensées. C'est là un grand et solennel moment dans la vie de Descartes; c'est alors, pour ainsi dire, qu'il achève de dépouiller le vieil homme, se résolvant à se défaire de toutes les opinions reçues autrefois dans sa créance, pour ne plus, comme il le dit, les y admettre qu'ajustées au niveau de la raison; c'est alors enfin qu'une lumière nouvelle, qui le ravit, a brillé à ses yeux, comme l'attestent ces mots latins écrits de sa main dans le manuscrit des Olympiques : *Cum plenus forem enthusiasmo et mirabilis scientiæ fundamenta reperirem*, 10 novembre 1619 (2). Une année plus tard, à pareil jour, le 10 novembre 1620, il ajoutait en marge de sa main, *Cæpi intelligere fundamentum inventi mirabilis*. Quelle est cette invention merveilleuse? Nous n'avons pas la prétention de dissiper tous les doutes sur un point dont Clerselier lui-même et les autres cartésiens n'ont pu, au dire de Baillet (3), donner l'explication; nous croyons seulement pouvoir

(1) *Disc. de la Méthode*.

(2) *Vie de Descartes*, liv. I, ch. xi, p. 51.

(3) Pendant cet hiver, Descartes eut des rêves singuliers, des sortes de visions qu'il raconte; c'est alors aussi qu'il fit le vœu du pèlerinage de Notre-Dame de Lorette, dont parle Baillet, et qu'on ne peut plus mettre en doute après la publication des *Cogitationes privateæ*, par M. Foucher de Careil.

conjecturer qu'il s'agit ici de cette vraie méthode dont il est question dans la deuxième partie du *Discours de la Méthode*, de cette méthode, ou mathématique universelle, qui comprend l'application de l'algèbre à la géométrie, et qui devait, dans sa pensée, s'étendre, non-seulement à toutes les branches des mathématiques, mais aux difficultés de toutes les sciences, et de la métaphysique elle-même.

Après avoir fait la campagne de Hongrie en 1621, il abandonna, au bout de quatre ans, le métier des armes pour être plus libre de se donner tout entier à la science. Il ne paraît pas, d'ailleurs, avoir emporté des camps une grande estime pour la profession des armes, à en juger par ce passage d'une de ses lettres : « J'ai bien de la peine à lui donner place entre les professions honorables, voyant que l'oisiveté et le libertinage sont les deux principaux motifs qui y portent aujourd'hui la plupart des hommes (1). »

Cependant, avant de se mettre à l'œuvre, il veut achever de mûrir dans son esprit le projet de la grande réforme qu'il médite. Il recommence à voyager, il se met de nouveau à parcourir le monde. Il va dans le Nord qu'il n'avait pas encore visité, et du Nord il va au Midi. Il parcourt l'Italie, visite Rome et Venise, sans oublier Notre-Dame de Lorette où il accomplit un vœu, puis il traverse la France où il règle ses affaires et fait visite à sa famille dans la Bretagne et le Poitou. Au retour d'Italie il passe trois années à Paris, pendant lesquelles, selon Baillet, il fit l'expédition de la Rochelle où il servit encore une dernière fois comme volontaire. Il fréquentait à Paris la société des gens du monde, se mêlait à tous les divertissements honnêtes, mais sans jamais abandonner son dessein et « profitant, dit-il, en la connaissance de la vérité peut-être plus

(1) *Lettres*, édit. Cousin, t. VIII, p. 418. Dans une lettre au P. Mersenne, de 1639, il plaisante spirituellement sur cette vocation militaire de courte durée : « L'âge m'a ôté cette chaleur de foie qui me faisait autrefois aimer les armes, et je ne fais plus profession que de poltronnerie. » Éd. Cousin, t. VIII, p. 70.



que s'il n'eût fait que lire des livres ou fréquenter des gens de lettres (1). »

Mais tandis qu'il erre ainsi à travers le monde, il ne veut laisser aller au hasard ni sa conduite ni sa pensée. A des règles absolues, pour diriger son esprit, dont nous parlerons bientôt, il ajoute, dans la troisième partie du *Discours de la Méthode*, des règles provisoires pour se guider prudemment dans la vie, suivant la plus grande probabilité, afin de ne point demeurer irrésolu en ses actions, tant que la raison l'obligeait de l'être en ses jugements, en attendant qu'il eût trouvé la certitude. Ces règles provisoires consistent en quelques maximes vulgaires de sagesse et de prudence, et ne constituent point un système ; ce n'est, suivant l'expression de Descartes, qu'une morale par provision, où il cherche momentanément un abri, en attendant qu'il ait relevé du milieu des ruines accumulées par les doutes de son esprit, l'édifice définitif de la science. Rester fidèle aux lois et à la religion de son pays et, entre plusieurs opinions également reçues, ne choisir que les plus modérées, éviter tous les excès, et particulièrement toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté, voilà la première de ces règles, que Descartes semble avoir empruntée à Montaigne ou à Charron (2). Par la seconde, il s'impose d'être le plus ferme et le plus déterminé dans ses actions qu'il pourrait, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, y étant une fois déterminé, que si elles étaient très-assurées. La troisième, qu'on dirait de Sénèque, prescrit de tâcher toujours plutôt à se vaincre que la fortune, et à changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde.

(1) *Discours de la Méthode*.

(2) Charron, en effet, place parmi les offices de la sagesse, obéir et observer les lois, coutumes et cérémonies des pays, liv. II, chap. viii. Ce que dit ici Descartes contre les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté, le fit accuser d'avoir attaqué les vœux. Il s'en défend, dans une de ses lettres, en rappelant qu'il a très-expressément excepté dans le *Discours de la Méthode* tout ce qui touche à la religion.

Telles sont les trois règles auxquelles il réduit sa morale par provision, et auxquelles il a réellement conformé sa vie, n'ayant jamais manqué ni de prudence dans sa conduite, ni de fermeté dans ses résolutions, ni d'empire sur lui-même et de modération dans ses désirs. Il ne s'agit point, on le voit, d'un système de morale, mais de quelques règles de conduite que Descartes croit bonnes à suivre, et pour lui-même, et pour les autres, dans la pratique de la vie. Comme conclusion de cette morale, après avoir examiné les diverses occupations des hommes, afin de rechercher la meilleure, il s'assure qu'il ne pouvait mieux faire que de continuer en celle-là même où il se trouvait, c'est-à-dire, que d'employer toute sa vie à cultiver sa raison et à avancer, autant qu'il le pourrait, en la connaissance de la vérité, suivant la méthode qu'il s'était prescrite et dont il avait éprouvé, dit-il, d'extrêmes contentements depuis qu'il commençait à s'en servir.

Assuré de ces maximes, et se sentant mûr pour l'accomplissement de cette grande réforme à laquelle, dès le collège, il n'avait cessé de penser, il prend le parti de s'éloigner pour toujours du monde et de vivre dans la retraite. Afin que cette retraite soit plus profonde, il quitte sa patrie, sa famille, ses amis, et se retire dans la Hollande, où il avait servi deux années sous le prince d'Orange. Il accusait le climat de Paris d'être trop chaud et de porter son esprit aux chimères ; peut-être aussi allait-il chercher hors de la France une liberté plus grande de philosopher. Ainsi la Hollande a eu la gloire d'être la seconde patrie de Descartes, comme de beaucoup d'autres libres penseurs, illustres réfugiés, pendant tout le dix-septième siècle. Descartes, qui ne comptait presque pour rien le temps de sa vie passé ailleurs, dit Baillet, y a vécu vingt et un ans dans la solitude, absorbé par ses méditations et par ses expériences. Il avait dans sa demeure un coin retiré pour les dissections d'animaux, avec une sorte d'atelier de mécanique pour la construction des machines, et surtout pour la taille des verres, où, selon Baillet, il était un



grand maître. On a peine à le suivre, l'histoire de Baillet à la main, dans ses fréquents changements de résidence, tantôt pour le seul motif d'échapper aux lettres et aux visites importunes, tantôt pour veiller à l'impression d'un ouvrage, tantôt pour aider de ses leçons et de ses conseils les professeurs qui avaient goûté sa doctrine et commençaient à l'enseigner publiquement, tantôt pour se rapprocher de sa royale élève, la princesse Élisabeth (1). Dans ses lettres, il vante l'innocence de son désert, en opposition aux agitations et aux intrigues de Paris, et les commodités qu'il y trouve pour ses études : « Hors de ma solitude il est difficile que je puisse avancer en rien dans la recherche de la vérité (2). »

Cette solitude, dont il avait besoin, il savait la trouver, non-seulement dans les champs, mais même dans les villes les plus peuplées, comme Amsterdam, d'où il écrit à Balzac : « Parmi la foule d'un grand peuple fort actif et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commodités qui sont dans les villes les plus fréquentées, j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré que dans les déserts les plus écartés. »

Cependant au fond de sa retraite, par l'intermédiaire du père Mersenne, son condisciple au collège de La Flèche et le plus ancien de ses amis, il est averti de ce qui se passe entre les savants de tous les pays, il ne demeure étranger à aucune découverte, ni à aucune recherche. Mersenne, que le père Rapin appelait le résident de M. Descartes à Paris, lui transmet les problèmes, les objections des mathématiciens, des philosophes et des théologiens, et reçoit ses réponses et ses solutions. Mais, entraîné par une ardente curiosité scientifique, ne se borne pas à transmettre les objections, lui-même

(1) Voir dans Baillet, liv. III, chap. II, l'énumération des diverses résidences de Descartes. La dernière est Egmond de Binnen, près d'Alcmaer, qu'il habita pendant plusieurs années et qu'il ne quitta que pour aller en Suède.

(2) Édit. Cousin t. X, p. 375.

il les provoque, il met aux prises les amours-propres, il excite des rivalités, il échange, avec un zèle que Descartes dut quelquefois modérer, de vrais cartels scientifiques, afin de débarrasser, disait-il, les discussions de ces ménagements réciproques qui peuvent porter préjudice à la vérité. « Il avait, dit Baillet, un talent particulier pour commettre les savants entre eux et pour prolonger les disputes qu'il avait excitées. »

Descartes a publié en Hollande le *Discours de la Méthode* et la plupart de ses ouvrages (1). Avant d'aller mourir en Suède, il avait vu s'introduire, non sans quelques

(1) Voici la liste des ouvrages de Descartes : *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* ; plus la *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*, qui sont des essais de cette *Méthode*, sans nom d'auteur. Leyde, 1637, in-4°. Étienne de Courcelles traduisit en latin le *Discours de la Méthode*, la *Dioptrique* et les *Météores*. Cette traduction fut revue par Descartes et publiée sous le titre suivant : *Renati Descartes Specimina philosophiæ, seu Dissertatio de methodo recte regendæ rationis, Dioptrice et Meteora*. Amst., 1644, in-4°. La *Géométrie* fut traduite en latin par François Van Schooten : *Renati Descartes Geometria cum Florimondi de Beaune notis, ex Gallico latine, interprete et commentatore Francisco a Schooten*. Lugd.-Batav., 1649, in-4°. — *Meditationes de prima philosophia, in qua Dei existentia et animæ immortalitas demonstrantur*. Paris, 1641, in-8°. Dans la 2<sup>e</sup> édition, faite sous les yeux de Descartes, le titre est ainsi modifié : *Renati Descartes Meditationes de prima philosophia, in quibus Dei existentia et animæ a corpore distinctio demonstrantur. His adjunctæ sunt varix objectiones doctorum virorum ad istas de Deo et anima demonstrationes cum responsionibus auctoris*. Amst., 1542, in-12. Cet ouvrage, traduit en français par le duc de Luynes, parut sous ce titre : *Les Méditations métaphysiques de René Descartes touchant la première philosophie, dans lesquelles l'existence de Dieu et la distinction réelle entre l'âme et le corps de l'homme sont démontrées*. Paris, 1647, in-4°. — *Principia philosophiæ*. Amst., 1644, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Picot. Paris, 1647, in-4°. — *Traité des passions de l'âme*. Amst., 1649, in-12. Voici les principaux de ses ouvrages posthumes : *L'Homme de René Descartes, avec les Remarques de Louis de La Forge, et un Traité de la formation du fœtus*, par le même Descartes. Paris, 1664, in-4°. — L'ouvrage avait paru deux ans auparavant, traduit en latin par Schuyt : *De homine tractatus figuris et latinitate donatus*. Leyde, 1662, in-4°. — Le même, avec le *Monde*, ou *Traité de la lumière de Descartes*, revu et corrigé par Clerselier. Paris, 1677, in-4°. Une première et



orages, ses principes philosophiques dans les universités d'Utrecht et de Leyde. Grâce à de puissants protecteurs, à l'ambassadeur de France, au prince d'Orange lui-même et à sa qualité de gentilhomme, son repos ne fut pas sérieusement troublé, et il sortit à son avantage de quelques affaires suscitées par l'intolérance philosophique et religieuse de certains ministres protestants (1). Descartes, gentilhomme, avec un patrimoine suffisant pour n'avoir besoin de personne (2), s'occupant en son loisir d'expériences et de spéculations philosophiques, échappa à des persécutions sous lesquelles, professeur à la Sorbonne ou à l'université d'Utrecht, il aurait peut-être succombé. Il y a un peu d'orgueil, mais il y a aussi le juste sentiment du besoin de liberté pour philosopher à son aise, dans ce passage du *Discours de la Méthode* : « Je ne me sentais point, grâce à Dieu, de condition qui m'obligeât

moins bonne édition in-12 avait paru en 1664. — *Lettres de René Descartes, où sont traitées les plus belles questions touchant la morale, la physique, la médecine et les mathématiques, données au public par le sieur Clerselier*. Paris, 1667, 3 vol. in-4°. — *Renati Descartes opuscula posthuma physica et mathematica*. Amst., 1701, in-4°. C'est là que furent publiés pour la première fois le traité inachevé : *Regulæ ad directionem ingenii*, et le commencement d'un dialogue : *Inquisitio veritatis per lumen naturale*, qui ont été traduits en français par M. Cousin.

Les principales éditions de ses *Œuvres* sont celles d'Amsterdam, 9 vol. in-4°, 1713; de Francfort-sur-le-Mein, 7 vol. in-4°, 1697, précédée d'un *Abrégé de la vie de Descartes*. Il en parut une en France, mais fort incomplète. Paris, 1724, 13 vol. in-12. M. Cousin, de 1824 à 1826, a donné une édition complète des *Œuvres de Descartes* en 11 vol. in-8°, et M. Garnier une édition de ses *Œuvres philosophiques* en 4 vol. in-8°. Paris, 1835.

(1) Voir le chapitre XII sur l'histoire du cartésianisme en Hollande.

(2) D'après les calculs de Baillet, les revenus de Descartes ne dépassaient pas 6 ou 7,000 francs de rente, qui valaient, il est vrai, plus du double de ce qu'ils vaudraient aujourd'hui, mais qui, avec son goût pour les expériences, devaient à peine lui suffire. Aussi vendit-il successivement toutes ses propriétés du Poitou, et même le fief du Perron, en se réservant toutefois le droit de conserver le titre de seigneur du Perron. Cette seigneurie était d'ailleurs bien peu considérable, puisqu'il s'en défit pour 3,000 francs.

à faire un métier de la science pour le soulagement de ma fortune. »

Comme tous les grands réformateurs, il a, au plus haut degré, le mépris du passé et la confiance en son propre génie. Non-seulement il connaît très-mal ces auteurs anciens qu'il méprise, mais il se vante de les ignorer. « Qu'il fût vrai, dit-il dans sa réponse à Voétius, comme vous vous engagez à le prouver, que je ne comprends pas les termes de la philosophie péripatéticienne, peu m'importerait assurément, car ce serait plutôt une honte à mes yeux d'avoir donné à cette étude trop de soins et d'attention (1). » Il affecte le même mépris pour les études historiques et pour les langues : « Il n'est pas plus, dit-il, du devoir d'un honnête homme de savoir le grec et le latin, que le suisse ou le bas-breton, et l'histoire de l'empire germano-romanique, que celle du plus petit état qui se trouve en Europe (2). » Étant allé faire visite à Utrecht à la célèbre mademoiselle de Schurmann, et l'ayant trouvée livrée à son étude favorite, qui était le texte hébreu de l'Écriture sainte, il s'étonna de ce qu'une personne de ce mérite donnât tant de temps à une chose de si peu d'importance (3).

Il ne faisait pas plus de cas du grec et du latin que de l'hébreu. Sorbière rapporte que, se trouvant près de la reine Christine, pendant qu'Isaac Vossius lui donnait une leçon de grec, il avait pris la liberté de lui dire qu'il s'étonnait que sa majesté s'amusât à ces bagatelles, que pour lui, il en avait appris tout son saoul dans le collège étant petit garçon, mais qu'il se savait bon gré d'avoir tout oublié lorsqu'il était parvenu à l'âge de raisonnement (4). Celui qui sait le latin, d'après un propos que lui attribue Vico, en sait-il

(1) Éd. Cousin, t. XI, p. 2.

(2) *Ibid.*, 341. *Recherche de la vérité par la lumière naturelle*.

(3) Ce sont les termes mêmes dont se serait servi Descartes, d'après l'auteur de la *Vie de Labadie*, cité par M. Foucher de Careil dans son *Mémoire sur la princesse Élisabeth*, in-8°, Durand, 1862. Ce biographe ajoute que mademoiselle de Schurmann en fut profondément blessée, et ne put jamais le pardonner à Descartes.

(4) Baillet, *Vie de Descartes*, 2<sup>e</sup> partie, p. 396.



donc plus que la fille de Cicéron au sortir de nourrice ?

Qu'on ne lui parle pas de ce qu'ont pensé d'autres hommes avant lui, car il veut ignorer, répond-il à Gassendi, si jamais d'autres hommes ont existé (1). A l'en croire, n'eût-il jamais rien lu, il n'en aurait pas moins pensé et écrit tout ce qu'il a pensé et tout ce qu'il a écrit. « Voilà mes livres, disait-il » à un de ses visiteurs en Hollande, lui montrant des animaux qu'il avait disséqués (2). Ce mépris de l'histoire et de l'érudition a passé du maître aux disciples, et de la philosophie du dix-septième à celle du dix-huitième. Il appartenait à notre époque de remettre en honneur les consciencieuses et impartiales études de l'histoire en général et, en particulier, de l'histoire de la philosophie. Quelque injuste et aveugle qu'ait été ce mépris des anciens, il faut reconnaître qu'il a été favorable à la liberté philosophique qu'enchaînait un respect superstitieux, ou une admiration excessive pour l'antiquité, et y voir l'antécédent, peut-être même la condition du développement de l'idée de la perfectibilité. En effet, de ce mépris des anciens est née la querelle des anciens et des modernes, et au milieu de la querelle des anciens et des modernes s'est développée l'idée de la perfectibilité. Nous verrons plus tard que les plus ingénieux et les plus hardis défenseurs de la loi du progrès, Perrault, Fontenelle et Terrasson, appartenaient à l'école de Descartes.

Cependant il ne faudrait pas croire que, malgré ce mépris des anciens, Descartes ne les ait pas plus ou moins connus

(1) « Vous devriez vous souvenir que vous parlez à un esprit tellement détaché des choses corporelles, qu'il ne sait pas même si jamais il y a eu aucuns hommes avant lui, et qui partant ne s'émeut pas beaucoup de leur autorité. » (Rép. à Gassendi.)

(2) Il écrit à Constantin Huygens : « Je visite mes livres si peu souvent qu'encore que je n'en aie que demi-douzaine, il y en a néanmoins un des vôtres qui s'est caché parmi eux plus de six mois sans que je m'en sois aperçu. » (*Oeuvres inédites*, Foucher de Careil, p. 231.) Il avait fort peu de livres, dit Baillet, et la plupart de ceux qu'on trouva après sa mort étaient des présents de ses amis, liv. VIII, ch. III.

et étudiés. Voltaire, dans sa pièce des *Cabales*, exagère plaisamment l'ignorance de Descartes :

« N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile. »

D'un autre côté, Huet et Vico tombent dans une exagération contraire en lui supposant une grande érudition, qu'il aurait dissimulée pour cacher de nombreux larcins à l'antiquité, et se donner faussement les airs d'un novateur et d'un inventeur. Descartes n'était ni un érudit, ni un ignorant. Il est vrai qu'il aimait mieux lire dans le grand livre de la nature que dans ceux des hommes, mais il n'était pas, et il ne pouvait pas être tout à fait étranger au passé de la science. N'avait-il pas appris au collège de La Flèche tout ce qu'on enseignait alors de philosophie dans les écoles ? N'avait-il pas dû connaître plus ou moins Aristote (1) et saint Thomas que suivaient les Jésuites, ses maîtres ? Selon Baillet, saint Thomas aurait été son auteur favori, l'unique théologien qu'il eût jamais voulu étudier (2). Enfin, de son propre aveu, Descartes avait beaucoup lu, au moins étant au collège : « J'avais parcouru tous les livres traitant des sciences qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui m'étaient tombés dans les mains (3). »

A ce mépris du passé, Descartes joint une confiance en ses propres forces qui est un caractère non moins général des grands révolutionnaires. Il prétend philosopher comme si jamais personne n'avait philosophé avant lui ; rien n'a été fait jusqu'à lui, tout demeure à faire, voilà ce qu'il déclare dans les premières pages du *Discours de la Méthode*, et il termine les *Principes* par ces paroles non moins

(1) Il faut avouer que la façon singulière dont il en parle, ainsi que de Platon, dans la préface des *Principes* prouve qu'il les connaissait assez mal l'un et l'autre.

(2) Il paraît, en effet, avoir entièrement ignoré saint Augustin, malgré les analogies de sa doctrine avec celle de ce Père de l'Eglise. Ce sont des critiques bienveillants, ou des disciples, qui lui ont appris ces analogies et révélé l'avantage qu'il pourrait en tirer contre ses adversaires.

(3) *Discours de la Méthode*, 1<sup>re</sup> part.



superbes : « Il n'y a aucun phénomène en la nature qui ne soit compris en ce qui a été expliqué dans ce traité, » c'est-à-dire qu'il a tout fait et ne laisse plus rien à faire (1). De là une certaine disposition à méconnaître les découvertes, le génie de ses prédécesseurs et de ses contemporains, même de Galilée, auquel il n'accorde que le médiocre éloge d'avoir philosophé un peu mieux que le vulgaire.

Mais à l'audace de l'entreprise et de la pensée, il ajoute la prudence et les sages ménagements qui sont propres à en assurer le succès. Cet esprit de conduite, joint à une connaissance profonde du cœur humain, est remarquable dans les sages conseils qu'il donne à son téméraire disciple Régis. Il lui recommande de ne jamais proposer d'opinions nouvelles comme nouvelles, mais de se contenter d'apporter des raisons nouvelles avec les moyens de les faire goûter, en retenant le nom et l'apparence des anciennes : « Qu'était-il nécessaire que vous allassiez rejeter si publiquement les formes substantielles et les qualités réelles ? Ne vous souveniez-vous pas que j'avais déclaré en termes exprès, dans mon *Traité des météores*, que je ne les rejetais pas et que je ne prétendais pas les nier, mais seulement qu'elles n'étaient pas nécessaires pour expliquer ma pensée et que je pouvais sans elles faire comprendre mes raisons (2) ? »

S'il évite de paraître novateur en métaphysique, à plus forte raison en politique et en religion, soit dans l'intérêt de son propre repos, soit pour le succès de sa doctrine. De là le reproche, que lui font quelques-uns de ses adversaires, de tenir plus encore au repos de sa personne qu'à la gloire et à la vérité. Dans le *Discours de la Méthode*, il proteste contre toute pensée de réforme politique ou reli-

(1) Il dit au commencement du *Traité des passions* : « Il n'y a rien en quoi paraisse mieux combien les sciences que nous avons des anciens sont défectueuses qu'en ce qu'ils ont écrit des passions... C'est pourquoi je serai obligé d'écrire ici en même façon que si je traitais d'une matière que personne avant moi n'eût touchée. »

(2) T. I des *Lettres*, p. 405, édit. Claiselier.

gieuse. Car bien qu'il remarque quelques difficultés à réformer son esprit, « ces difficultés n'étaient point toutefois sans remède, ni comparables à celles qui se trouvent en la réformation des moindres choses qui touchent le public. » Il craint par-dessus tout qu'on ne le confonde « avec ces humeurs brouillonnes et inquiètes qui, n'étant pas appelées ni par leur naissance, ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire en idée quelque nouvelle réformation, et si je pensais qu'il y eût la moindre chose en cet écrit par laquelle on pût me soupçonner de cette folie, je serais très-marri qu'il fût publié... Jamais mon dessein ne s'est étendu plus avant que de réformer mes propres pensées et de bâtir dans un fonds qui est tout à moi (1). » Mais cela même était la plus hardie et la plus originale des réformes.

Obéir aux lois et aux coutumes de son pays, en retenant constamment la religion suivant laquelle Dieu lui a fait la grâce d'être instruit dès son enfance, voilà, comme on l'a vu, la première règle de sa morale par provision. S'il proteste contre toute pensée de réforme dans l'État, plus vivement encore proteste-t-il contre toute pensée de réforme dans l'Église. J'ai la religion du roi, j'ai la religion de ma nourrice, voilà ce qu'il se borne à répondre au théologien réformé Révius, qui le presse d'examiner avec autant d'application les fondements de sa religion que ceux de la philosophie (2). De la condamnation universelle, qu'il porte d'abord contre toutes les sciences, il a grand soin d'excepter la théologie : « Je révérais, dit-il, notre théologie et je prétendais autant qu'aucun autre à gagner le ciel, mais ayant appris, comme chose très-assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de mes raisonnements et je pensais que pour en-

(1) *Disc. de la Méthode*, 2<sup>e</sup> partie.

(2) Baillet, p. 433.